

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 51 (1906)
Heft: 7

Artikel: Clausewitz
Autor: Lecomte, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CLAUSEWITZ

Par un sentiment d'amour-propre national très naturel, les Allemands, ou pour mieux dire les Prussiens, considèrent Clausewitz comme l'unique réformateur de l'art de la guerre et ne reconnaissent à Jomini qu'une faible part d'originalité. Eblouis par les victoires allemandes, beaucoup de gens qui n'ont jamais lu, ou tout au moins jamais étudié, ni Jomini ni Clausewitz, vont répétant la même chose sans savoir pourquoi. Il n'est donc pas inutile de remettre les choses au point. Nous nous sommes efforcé dans notre dernier article de résumer d'une façon aussi objective que possible les théories de Jomini. Nous allons aujourd'hui essayer d'en faire de même pour Clausewitz, après quoi nous chercherons à attribuer à chacun d'eux la part qui lui revient dans la renaissance et la vulgarisation de l'art militaire qui ont suivi la publication de leurs ouvrages.

Comme Jomini, Clausewitz a écrit non seulement un ouvrage didactique mais aussi plusieurs volumes d'histoire critique à l'appui de ses théories.

Comme Jomini, il a pris part aux grandes guerres du premier Empire ; comme lui, il a commencé à écrire vers 1805, mais tandis que Jomini publiait déjà son *Traité des grandes opérations*, Clausewitz se bornait encore à des études isolées.

L'ouvrage didactique de Clausewitz, *Vom Kriege*¹, n'a été publié qu'en 1832, après sa mort. Quelques mois avant cette mort, avait paru le *Précis de l'Art de Guerre* de Jomini, que Clausewitz n'a probablement jamais lu. Ces deux ouvrages fondamentaux sont donc pour ainsi dire simultanés et il est fort peu probable que l'un ait exercé une influence quelconque sur l'autre.

¹ Traduit en français en 1886 par le lieut.-col. de Vatry sous le titre *Théorie de la Grande Guerre*.

Clausewitz a certainement lu les ouvrages antérieurs de Jomini et en a tiré quelque profit, mais la manière empirique dont Jomini présente les choses ne satisfaisait pas son esprit philosophique. Il se mit donc à l'œuvre pour écrire une théorie raisonnée de la guerre. La mort le surprit avant qu'il eût achevé son travail. Personne de ses amis ne se sentant de taille à continuer l'œuvre, celle-ci fut publiée telle quelle.

Il en résulte, à première vue, pour le lecteur l'impression d'un manque de clarté et de coordination dans les idées ; les répétitions sont nombreuses, de même que les contradictions, soit réelles, soit apparentes ; les chapitres se suivent souvent sans liaison logique ; les conclusions manquent. Bref, comme l'a dit Clausewitz lui-même peu avant sa mort, ce sont là les matériaux pour la construction de la théorie, mais non l'édifice lui-même ; les fondations mêmes ne sont pas entièrement terminées. Son éditeur nous dit qu'il avait l'intention de réduire son ouvrage à un petit volume in-8, et la traduction de Vatry qui ne comprend que six des huit parties, forme trois volumes grand in-8°.

Vom Kriege comprend huit parties qui portent les titres suivants :

Nature de la guerre,
Théorie de la guerre,
Stratégie en général,
Le combat,
Les forces armées,
La défensive,
L'offensive,
Le plan de guerre.

Une note trouvée dans les papiers de Clausewitz et écrite probablement peu avant sa mort dit entr'autres : « La plus grande partie de ce manuscrit ne me satisfait pas encore ; la sixième partie ne doit être considérée que comme un essai ; la septième et la huitième ne sont qu'ébauchées ; le premier chapitre de la première partie est le seul que je considère comme terminé ».

Il n'est donc pas toujours aisé de démêler dans l'œuvre inachevée de Clausewitz ce qui, dans la pensée de l'auteur, est important ou accessoire, définitif ou provisoire.

Ajoutons à cela que Clausewitz écrit un allemand parfois

presque intraduisible et l'on reconnaîtra qu'il est fort difficile à un étranger de le bien comprendre. Nous n'osons nous flatter d'avoir tout compris ; nous croyons cependant avoir saisi les choses essentielles de façon suffisante pour les résumer ici. Nous utilisons pour cela principalement la dernière partie, le plan de guerre, qui nous paraît avoir été destinée dans l'esprit de Clausewitz à résumer les sept autres et à servir de base pour leur rédaction définitive.

Là où les idées du plan de guerre sont en contradiction avec celles de telle ou telle autre partie de l'ouvrage nous le ferons ressortir.

* * *

La guerre est la continuation de la politique avec immixtion de moyens violents destinés à imposer notre volonté à l'adversaire.

En théorie, le but de la guerre doit être de renverser l'ennemi, de le réduire à l'impuissance (but absolu).

En pratique, le but théorique subit des restrictions soit parce la politique ne veut pas le renversement de l'adversaire, soit parce que nos moyens sont insuffisants pour amener ce renversement. Dans ce cas, le but sera, soit la conquête d'une partie du territoire ennemi (but restreint positif), soit la conservation du nôtre (but restreint négatif).

Il y a donc deux espèces de guerre, à but absolu et à but restreint. C'est la première qui doit être considérée comme la règle, la seconde comme l'exception. Le but de la guerre est donc, sauf exceptions motivées, le renversement de l'adversaire..

C'est, en somme, le principal mérite de Clausewitz d'avoir fait ressortir cela. Jomini en avait certainement aussi l'intuition ; ses principes fondamentaux qui préconisent essentiellement l'offensive énergique en sont la preuve. Mais, esprit moins philosophique que Clausewitz, il n'a pas exprimé positivement cette pensée dans ses œuvres et sa classification artificielle des différentes espèces de guerre satisfait moins l'esprit que la distinction simple et logique établie par Clausewitz.

* * *

La guerre avec but restreint étant l'exception, Clausewitz s'y arrête peu et nous ferons de même. Disons seulement, pour

fixer les idées, que ce fut essentiellement la guerre de Frédéric le Grand. Trop faible pour renverser ses puissants adversaires il ne s'y essaya jamais. Tous ses efforts se bornèrent à s'assurer la conservation de son territoire et de la Silésie, en profitant habilement des fautes des généraux alliés. Ce système lui procura la victoire finale, tandis qu'en cherchant le renversement de ses adversaires, il eût presque inmanquablement abouti, comme Charles XII, à une catastrophe.

* * *

Pour déterminer la mesure des moyens à employer pour obtenir le renversement de l'adversaire il faut se rendre compte des rapports et des intérêts des deux Etats. Par leur combinaison, ceux-ci déterminent les centres de puissance de l'adversaire. C'est contre ces centres qu'il faut diriger le choc.

Ces centres sont en général les forces armées et la capitale.

On arrivera donc, en général, à renverser l'ennemi :

1. En détruisant ses armées,
2. En s'emparant de sa capitale,
3. En portant un coup violent à son allié éventuel.

La destruction des forces armées de l'ennemi est généralement le début le plus sûr et la chose la plus essentielle.

Avant de se décider à chercher le renversement de l'adversaire, il importe de se rendre compte si nos forces suffisent à remporter la victoire nécessaire et à la poursuivre jusqu'à ce que l'ennemi ne puisse plus se relever. Il faut, d'autre part, être assez sûr de nos rapports politiques pour n'avoir pas à redouter qu'un pareil résultat ne nous suscite de nouveaux adversaires assez puissants pour nous faire lâcher prise.

Le renversement de l'adversaire n'implique pas nécessairement l'initiative de l'offensive. A forces égales ou inférieures, il y aura avantage à rester sur la défensive jusqu'à ce que, par l'usure plus grande qu'éprouve l'attaque, l'équilibre des forces soit rompu en notre faveur. A ce moment, on prendra l'offensive avec la plus grande énergie. Il y a plusieurs degrés de défensive ; mais la défensive purement passive ne peut pas aboutir au renversement de l'adversaire.

Cette question de la supériorité de la défense est une des assertions les plus discutées et les plus discutables de Clause-

witz. Il y attachait une grande importance et sa sixième partie qui traite de la défense a trois fois autant de pages que la septième qui traite de l'attaque. Après y avoir pesé le pour et le contre, Clausewitz conclut que, soit en tactique, soit en stratégie, la défense, à condition de n'être pas passive, présente plus de force et de garantie de victoire que l'attaque. Dans le plan de guerre, cette notion s'est quelque peu atténuée; il se peut qu'elle se fût atténuée encore dans la révision définitive de cette sixième partie dont Clausewitz a écrit lui-même qu'elle n'était qu'un essai. Bornons-nous à retenir ceci : l'initiative stratégique n'est pas une condition indispensable du succès décisif (1812); on peut y atteindre aussi en restant sur la défensive jusqu'au moment favorable. La difficulté consiste à savoir saisir ce moment favorable. Il nous semble que Clausewitz passe trop légèrement sur cette difficulté.

* * *

L'offensive, qu'elle soit prise dès le début ou plus tard, doit être rapide et continue.

Deux principes fondamentaux embrassent le plan de guerre offensif dans son ensemble et dominant tout le reste.

Le premier principe est de réduire à un seul ou du moins au plus petit nombre possible les centres de gravité de la puissance ennemie, et le nombre des opérations décisives à exécuter contre ces centres; en outre de ne donner aux opérations secondaires que le minimum d'importance qu'elles comportent. En un mot : *il faut agir avec des forces aussi concentrées que possible.*

Le second principe est *d'agir le plus rapidement possible* et par conséquent d'éviter tout temps d'arrêt et tout détour non justifiés.

La réduction de la puissance ennemie à un seul centre sera, en général, possible. S'il y a plusieurs théâtres de la guerre et plusieurs armées, il faudra affecter le maximum de force au théâtre le plus important et le strict nécessaire aux théâtres secondaires.

Il peut y avoir des cas où il est préférable de déroger au premier principe et de partager ses forces. Un partage de forces conduit à une attaque convergente; en stratégie comme en tactique, ces attaques donnent les résultats les plus considérables, mais elles offrent le plus de danger; elles sont justifiées

lorsqu'on a une grande supériorité matérielle ou morale, ou que les forces étant séparées au début, leur concentration offre plus de désavantages encore qu'une marche en avant en plusieurs masses distinctes.

Le principe de la promptitude des opérations exige qu'on renonce à toute perte de temps, à tout détour inutile.

« La théorie rejette donc comme inutile toute discussion sur l'opportunité de telle ou telle direction et se borne à prescrire de marcher droit au but. Bonaparte n'a jamais fait autrement. Il a toujours choisi de préférence les grandes routes d'armée à armée et de capitale à capitale. »

Nous avons déjà, dans notre article sur Jomini, attiré l'attention de nos lecteurs sur cette étonnante assertion qui semble, à première vue, être la négation absolue de tous les principes de Jomini sur les lignes d'opérations. Comme cette assertion n'est ni développée ni étayée de preuves il est difficile de savoir exactement qu'en penser. Certes, ni en 1800, ni en 1805, Napoléon ne prit la grande route d'armée à armée, mais chaque fois dans ces campagnes ses marches le conduisirent dans le flanc et sur les derrières de l'armée ennemie qui, ainsi prise à revers, fut battue ou enveloppée.

Des écrivains allemands, disciples de Clausewitz, ont soutenu que dans ces campagnes le plan primitif de Napoléon n'était nullement de tourner ou d'envelopper l'armée ennemie. En 1806, par exemple, son plan était, disent-ils, simplement de marcher de Bamberg sur Berlin par le plus court chemin, persuadé que l'armée prussienne se placerait quelque part en travers de son chemin et lui donnerait l'occasion de la battre. Les Prussiens ne s'étant pas présentés, Napoléon alla à eux et les battit.

Probablement Clausewitz a-t-il voulu dire ici quelque chose d'analogue, mais nous doutons que son expression ait fidèlement rendu sa pensée. Il éprouvait certainement le besoin de réagir contre les manœuvres compliquées en honneur au grand quartier général des Alliés, et de leur opposer une manœuvre simple tendant, dans ses grandes lignes, droit au but. Ceci est fort juste, mais « exclure toute discussion sur la direction », c'était aller un peu loin ; Clausewitz paraît l'avoir senti, car à la page suivante il nous dit :

« La victoire décisive ne peut que rarement être obtenue par une bataille frontale ; il faut en général ou une attaque enve-

loppante ou une bataille à front renversé. Il est donc essentiel dans le plan de guerre. de prendre les mesures nécessaires pour obtenir une bataille de ce genre, soit en ce qui concerne la masses des forces à employer, soit pour la *direction à donner à ces forces*. Ceci sera traité plus en détail dans le chapitre sur le plan de campagne. »

Le chapitre annoncé n'a pas été écrit ; il n'est pas impossible que Clausewitz n'y fût arrivé à des conclusions analogues à celles de Jomini, c'est-à-dire que la meilleure direction est, contre un adversaire morcelé, celle qui conduit sur son centre, contre un adversaire concentré, celle qui mène sur l'extrémité où l'on pourra le mieux le séparer de sa base sans s'exposer à perdre la sienne.

La victoire une fois acquise, il faut aussitôt, sans temps d'arrêt, sans transition, sans réflexion, sans reprendre haleine même, se jeter à la poursuite de l'ennemi, l'attaquer partout où il résiste, s'emparer de sa capitale, détruire ses armées de secours et renverser tous les points d'appui de sa puissance.

On ne s'arrête que lorsque le résultat est obtenu, ou que l'on est soi-même à bout de forces.

Chaque armée doit poursuivre son but sans s'inquiéter des armées qui opèrent sur d'autres théâtres de guerre.

Ceci est certainement fort juste en principe et constitue une réaction justifiée contre les manœuvres compliquées auxquelles nous avons fait allusion. Il nous semble cependant qu'on ne peut pas poser ce principe d'une façon aussi absolue. Ainsi, si vers la fin d'août 1870, Mac-Mahon renforcé avait battu la III^e armée allemande, les I^{re} et II^e armées n'auraient pas pu ne pas en tenir compte. Il est vrai que Clausewitz ajoute : « Si une armée subit des échecs de nature à influencer sur les opérations de l'autre, c'est au chef suprême à en juger et non au commandant d'armée. »

Un chapitre spécial devait être consacré au commandement suprême ; il n'a pas été écrit. Peut-être y aurait-on trouvé le correctif que nous demandons.

* * *

L'ouvrage de Clausewitz se termine par un exemple d'un plan de guerre, d'après ses principes¹ ; comme il peut servir à éclair-

¹ Écrit probablement en 1828.

cir plus d'un point douteux nous le résumons ci-dessous : Si l'Autriche, la Prusse, la Confédération germanique, les Pays-Bas et l'Angleterre se coalisaient contre la France, ces puissances seraient en situation de viser au renversement de l'adversaire.

Elles pourraient, sans exagération, mettre sur pied 725 000 hommes, chiffre de beaucoup supérieur à ce que la France pourrait leur opposer.

Le plan des coalisés devrait être : 1^o de vaincre l'armée française, 2^o de s'emparer de Paris, 3^o de rejeter au delà de la Loire les débris de l'armée vaincue.

Pour cela deux armées de 300 000 hommes chacune s'avanceraient l'une des Pays-Bas sur Paris, l'autre du Haut-Rhin sur la Haute-Seine et de là sur la Loire. Toutes deux auraient pour tâche de livrer une bataille décisive aux armées françaises.

50 000 hommes occuperaient l'Italie, 50 000 les places des Pays-Bas, 25 000 Anglais feraient des démonstrations sur les côtes.

De cette façon, affirme Clausewitz, on pourra renverser et châtier la France si elle s'avise de vouloir de nouveau dominer l'Europe.

Cette affirmation est certes un peu hasardée et si ce plan doit vraiment représenter le dernier mot de la stratégie de Clausewitz, nous ne pouvons pas nous incliner devant elle avec une admiration sans mélange.

Clausewitz a bien senti que ce plan n'est pas conforme à son principe général de tenir les forces réunies, puisqu'au contraire il les divise en deux armées égales. L'exception à la règle est cependant prévue par la théorie ; les deux puissances principales, la Prusse et l'Autriche, ayant leur centre d'action, l'une derrière les Pays-Bas, l'autre derrière le Haut-Rhin, il est admissible que chacune opère dans sa sphère plutôt que de perdre du temps à se concentrer davantage. Cela n'empêche pas qu'il y ait là un élément de faiblesse et de danger, d'autant plus que les deux armées n'opèrent pas contre un point commun. Par conséquent si, se conformant strictement à la théorie de Clausewitz, elles poursuivent leurs buts sans s'inquiéter l'une de l'autre, elles courent grand risque d'être battues séparément et successivement par un ennemi entreprenant.

Ce danger n'a pas échappé à Clausewitz, mais il s'en préoc-

cupe fort peu : « Les deux attaques, dit-il, ont chacune leur objectif, et les forces dont elles disposent sont vraisemblablement de beaucoup supérieures à celles que l'ennemi leur opposera, de sorte qu'elles n'ont qu'à aller de l'avant pour exercer l'une sur l'autre la plus favorable influence. Si cependant l'une des deux venait à échouer, parce que l'ennemi ayant inégalement réparti ses forces se trouvait numériquement supérieur devant elle, on serait en droit de compter que le succès de l'autre compenserait cet échec. »

Ceci nous semble décidément trop paradoxal. Nous aurions bien aimé que Clausewitz nous expliquât comme il se serait tiré d'affaire si, arrivé sur la Loire avec l'armée du Haut-Rhin, il s'était trouvé pris à revers par une armée française supérieure en nombre, revenant victorieuse des Pays-Bas.

Peut-être le plan de Clausewitz est-il le meilleur qu'on pût faire dans les circonstances données, mais à coup sûr il renferme des éléments de faiblesse dont Clausewitz ne tient pas compte, et nous ne pouvons y reconnaître l'empreinte de cette quasi-infaillibilité stratégique que ses disciples lui attribuent.

*
*
*

La plus grande partie de ce que nous venons de voir se rapporte au plan de guerre. C'est en somme ce que Jomini appelle la politique militaire, qu'il distingue de la stratégie, qui est selon lui la conduite de la guerre. Bien que le plan-modèle de Clausewitz ne nous plaise guère nous croyons que de ce qui précède le lecteur retirera l'impression que pour l'élaboration d'un plan de guerre on trouvera chez Clausewitz plus d'indications utiles et des notions plus claires que chez Jomini.

Nous allons voir s'il en est de même pour la conduite de la guerre.

Tout ce qui est absolu, mathématique, dit Clausewitz, n'est pas à sa place dans les calculs de l'art de la guerre. Il y a tellement d'imprévu que la guerre ressemble plus à une partie de cartes qu'à toute autre chose.

C'est là, sous une forme un peu différente, la même chose que la définition de Jomini : La guerre est un drame passionné, etc.

« Le seul moyen de la guerre c'est le combat.

La tactique est l'emploi des forces au combat.

La stratégie est l'emploi des combats pour le but de la guerre. Les moyens de la tactique sont les forces armées. Le but est la victoire.

Le moyen de la stratégie est la victoire. Le but est une paix favorable.

Il y a dans la tactique des principes, des règles.

En stratégie, il n'y a que des cas concrets, à étudier chacun pour son compte. »

Voilà certes un certain nombre d'axiomes clairement exprimés. Voilà certes une belle idée mise en évidence, celle de l'importance du combat. Elle procure une notion nette de la stratégie, celle de la création de conditions favorables pour le combat et de l'utilisation des résultats du combat.

Cependant, pour la conduite de la guerre, pour la pratique, pour les ordres à donner, les directions de marche à prendre, cette belle théorie philosophique ne donne, nous semble-t-il, qu'une aide assez précaire.

Comme Jomini le fait ressortir, la question qui se posera le plus souvent en pratique, c'est : où faut-il aller ? par où faut-il passer ? La seule indication que Clausewitz donne à ce sujet, c'est de marcher droit au but, assertion qu'il contredit d'ailleurs presque aussitôt en disant, comme nous l'avons vu, que les batailles frontales auxquelles on arrive logiquement en marchant droit devant soi, procurent rarement de grands succès.

Il nous semble donc qu'un général d'armée qui n'aurait pour guide que la théorie inachevée de Clausewitz risquerait fort d'engager son armée dans de fausses directions, qui pourraient lui attirer des revers.

Soit Jomini, soit Clausewitz prescrivent de porter les masses sur le point décisif, d'agir avec la plus grande promptitude, de poursuivre sans relâche un ennemi vaincu, mais Jomini donne sur le choix de la direction à prendre des indications plus positives et, à notre avis, plus justes que celles de Clausewitz.

* * *

En somme, nous dirons que si l'on peut mieux apprendre dans Clausewitz à faire le plan d'une guerre, on trouvera en Jomini un meilleur guide pratique pour la conduite des opérations.

Nous devons reconnaître à Clausewitz des vues théoriques plus

élevées, mais d'autre part, en partie parce que son œuvre est restée inachevée, moins de clarté et de précision.

Nous constatons en outre qu'un grand nombre des principes fondamentaux de Clausewitz ont été énoncés vingt-cinq ans avant par Jomini, et qu'il n'y a pas entre leurs théories de différences irréconciliables. Nous croyons que s'il avait été donné à Clausewitz d'achever son œuvre, elle aurait surpassé celle de Jomini en profondeur de vues, sans changer grand'chose aux principes posés par Jomini pour la conduite de la guerre. Dans son état actuel, il nous est impossible d'y voir une supériorité bien marquée et surtout pas cet abîme qui, d'après les disciples de Clausewitz, sépare son œuvre de tout ce qui précède.

Pour nous, les écrits de ces deux grands hommes sont de valeurs à peu près égale ; ils se complètent l'un l'autre, et prêchent sous une forme un peu différente la même doctrine. Chez l'un comme chez l'autre on peut apprendre la grande guerre, mais on l'apprendra le mieux en les lisant tous deux.

L.

